L’Écriture Honnête d’Annie Ernaux

Traduction de Passion simple

Ritgerð til BA-prófs í Frönskum fræðum
Ragnheiður Torfadóttir
Kt.: 070491-2499

Leiðbeinandi: Irma Jóhanna Erlingsdóttir
May 2015
Ágrip


Résumé

Table des matières

Ágrip ........................................................................................................................................... 2
Résumé ......................................................................................................................................... 2
Table des matières ......................................................................................................................... 3
Introduction .................................................................................................................................. 4
Annie Ernaux ................................................................................................................................. 5
Passion Simple ............................................................................................................................. 8
  Techniques narratives ................................................................................................................. 8
  La question du genre .................................................................................................................. 10
  La frontière entre l’autobiographie et la fiction ....................................................................... 12
La Traduction ............................................................................................................................... 15
Conclusion ...................................................................................................................................... 17
Einföld ástriða ............................................................................................................................. 18
Introduction

Annie Ernaux

Ses origines, elle en a parlé, et assez précisément pour qu’il ne soit nécessaire à aucun de ses lecteurs de sortir de ses textes pour les connaître.1

Annie Ernaux est née en Normandie en 1940. Elle a passé son enfance dans le village d’Yvetot, où ses parents ont tenu un café-épicerie. Ses parents étaient d’origine modeste, des ouvriers devenus commerçants, et ils ont voulu lui donner une bonne éducation. Lorsqu’elle commence l’école libre, elle découvre que les autres filles viennent comme d’un autre monde, d’une autre réalité qu’elle. À l’école il y a des choses qui ne se disent pas, qui ne se font pas.2 Par la suite elle a fait des études pour devenir enseignante à l’Université de Rouen, et puis elle est entrée dans une université à Bordeaux où elle a étudié les lettres modernes. Son expérience de la mobilité sociale l’a profondément marquée. Depuis l’école primaire jusqu’à l’acquisition de l’agrégation de lettres modernes, elle a dû apprendre à parler différemment. Ses parents parlaient une langue teintée par le patois normand, qui est « vu par le père comme une marque d’infériorité. »3 Elle a développé un intérêt pour le langage comme marqueur social qui définit son style d’écriture.4


Dès son quatrième livre elle réfute complètement le genre du roman, après avoir été obligée d’avouer dans les entretiens que ses romans étaient en fait basés sur

---

1 Elisabeth Seys, « Annie Ernaux (1940-) L’infigurable visage féminin », Ces femmes qui écrivent : de Madame de Sévigné à Annie Ernaux, 2012, pp. 377-408, p. 386
2 ibid., p. 387
3 Lovísa Ösp Hlynsdóttir, « Comment traduire l’écriture d’Annie Ernaux sans la trahir ? - Étude et traduction de La Place d’Annie Ernaux », Thèse de master en études françaises, Université d’Islande, Hugvisindasvið, 2014, p. 15
4 Seys, Ces femmes qui écrivent, p.388
6 Ibid., p. 37
sa propre vie, bien qu’elle en ait changé quelques détails. Après la mort de son père, elle a écrit un livre sur sa vie à lui. Avec ce livre, La Place, elle se tourne vers le genre autobiographique, c’est-à-dire un genre non-fictionnel faisant référence à ses propres souvenirs et sa propre expérience. Cinq ans plus tard est sorti un livre similaire sur la vie de sa mère, récemment décédée (Une Femme, 1988). Dans ces deux livres, l’auteure emploie le « je » autobiographique, mais elle n’est pas le personnage principal, donc le terme « autobiographie » ne s’y prête pas. Elle a d’ailleurs refusé des classifications pour son œuvre ; elle ne veut pas que l’on dise que ses livres sont des autobiographies, ni non plus que ce sont des romans. Elle les a décrits de la manière suivante : « quelque chose entre la biographie, l’histoire, la sociologie et la littérature. » Les deux livres sur ses parents sont tout à fait basés sur les idées de classe. Elle a utilisé le mot « auto-socio-biographie » pour décrire ses livres, qui se concentrent aussi sur l’expérience commune, et non pas sur sa propre expérience comme si elle était exceptionnelle.

Étant professeure de lettres modernes, elle est très consciente de son style et de la structure de ses livres et elle s’auto-analyse continuellement. Après ses trois premiers livres elle se désolidarise du genre du roman, pour ne pas trahir son passé et ses parents, ce qu’elle a le sentiment de faire en écrivant une œuvre de fiction. À propos de La Place, elle a dit : « Depuis peu, je sais que le roman est impossible. Pour rendre compte d’une vie soumise à la nécessité, je n’ai pas le droit de prendre d’abord le parti de l’art, ni de chercher à faire quelque chose de « passionnant », ou d’« émouvant. » En même temps qu’elle refuse le genre du roman, elle fait usage d’un style d’écriture qu’elle a nommé elle-même « style plat » et elle a recours à un texte métafictionnel où elle analyse son texte de l’intérieur. Cette façon d’expliquer pourquoi elle choisit telle façon d’écrire et ses raisons d’écrire, peut être interprétée comme une tentative d’être honnête ; de faire passer l’honnêteté dans la composition même du texte. Dans Passion Simple, elle écrit dans un style minimaliste et factuel, mais pas du tout dépouvu d’émotions – ce qui est une caractéristique du style plat d’Ernaux, selon Seys (p. 390). Passion Simple ne participe pas directement au genre dit « auto-socio-biographique » auquel ses premiers romans appartiennent, cependant

7 Ibid., p. 38
elle a recours dans ce récit aux mêmes techniques narratives ; à son usage d’un style honnête, sans les métaphores et synecdoques du roman et à l’emploi du « métatexte » à travers lequel elle constate ses raisons pour écrire et analyse son propre style.
Passion Simple

*Passion simple* est un texte où l’écrivain expose sa relation passionnelle, récemment arrivée à sa fin, avec un diplomate russe en mission à Paris. L’auteur aborde des sujets qui sont normalement réservés aux romans, la passion et la sexualité explicite. Elle énumère comment elle est devenue folle d’amour pour cet homme marié. Elle ne peut pas le contacter et elle est obligée d’attendre qu’il lui téléphone ou qu’il vienne chez elle. Elle essaie de décrire l’effet de cette attente et de ce désir sur sa vie et sur elle-même. L’auteur tente d’« atteindre la réalité de la passion »11 qu’elle a vécue.

Elle touche dans ce livre à de vrais tabous : comment une femme de son statut peut-elle se soumettre à une passion complètement folle ? Mais ce qui semble être encore plus choquant, c’est qu’elle soit si ouverte quant à ses émotions, qui débordent parfois jusqu’à l’égarement. Elle met en exergue une citation de Roland Barthes : « *Nous deux* – le magazine – est plus obscène que Sade. » (p. 9). Selon elle, l’exergue est presque aussi important que le titre du livre et celui qu’elle a sélectionné pour *Passion Simple* est tiré d’un texte où Barthes maintient qu’il est beaucoup plus « dérangeant, insupportable à voir, à lire, le sentiment amoureux, la passion, que le sexuel. »12 Une critique fait exprès de mentionner les superstitions que relèvent Ernaux dans l’œuvre, qui sont pour elle des traits de caractère incompatibles avec l’enseignante laïque.13

En écrivant *Passion Simple*, Ernaux cherche à capturer la passion telle qu’elle l’a éprouvée, pour la conserver, et elle cherche aussi à faire sentir au lecteur ce qu’a été pour elle si bouleversant : « Il m’a semblé que l’écriture devrait tendre à cela, cette impression que provoque la scène de l’acte sexuel, cette angoisse et cette stupeur, une suspension du jugement moral. » (p. 12) Elle utilise des figures de style pour y parvenir.

**Techniques narratives**

Au cœur de ses livres il y a de l’honnêteté, définie par un style sans ornementation. Elle a décrit son style dans un livre antérieur (*La Place*) comme écriture plate, ce qu’elle entend par là c’est que le texte est factuel et que « les émotions ne se montrent

---

pas de façon explicite. » Dans *Passion Simple*, les émotions sont certainement montrées, mais d’une façon très franche. Le style d’Annie Ernaux est très direct et, comme elle le dit elle-même : « Il n’y a naturellement ici, dans l’énumération et la description des faits, ni ironie ni dérision, qui sont des façons de raconter les choses aux autres ou à soi-même après les avoir vécues, non de les éprouver sur le moment. » (p. 31). Au lieu d’user de métaphores complexes et d’autres figures de style, elle énumère ses émotions. Une critique a décrit son style comme : « à la limite de l'épure, ou du non-style d'ailleurs ». Cette idée de non-style vient du fait que le style du texte ne se veut pas littéraire avec un grand L. Ernaux est consciente de cette caractéristique de son texte. Elle veut qu’il soit accessible à tout le monde, ce qui fait partie de ses idées sur les classes sociales. Elle ne veut pas trahir sa classe d’origine. Sa façon de raconter est d’une certaine manière très simple, mais cela ne veut pas dire qu’il soit sans effets stylistiques.

Le texte d’Ernaux n’est pas sans beauté ou esthétique. J’ai dit « style sans ornementation » pour capturer ce style facile à lire et coulant. En réalité, il y a des figures de style qui sont très prononcées dans les textes d’Annie Ernaux. Ce qui crée cette confusion est peut-être que son style est minimaliste. Mais l’écriture minimaliste est en effet très distinctif : « L’écriture minimaliste, comme l'a bien montré Warren Motte, constitue un refus des conventions du langage. » Elle ne s’exprime pas en termes voilés sur les sujets délicats, qui sont le plus souvent censurés : l’obsession totale, les pensées sur le sujet de mourir. Pour accomplir la « suspension de jugement moral » (p. 12) – provoquée par le choc de voir l’acte sexuel montré sur un écran pour la première fois – Ernaux déclare comme but de l’écriture au début du livre que l’écriture a dû être naturelle. Romanowski décrit ainsi le langage d’Ernaux : « pas indirect ou connotatif, mais direct et dénotative, un langage non figuré pour écrire ce que d’autres censurent comme étant impropre. » Le choc n’est pas simplement le résultat du contenu du texte, mais l’implication de l’usage du langage.

La structure du texte de *Passion Simple* est particulière, il n’y a pas de chapitres traditionnels, mais il y a des écarts dans le texte qui varient en longueur. Elle

14 Lovísa Ósp, *Comment traduire l’écriture d’Annie Ernaux sans la trahir ?*, p. 6
18 ibid., p. 103-104
mélange la prose fluide avec des énumérations, procédés qui selon Ernaux ne sont parfois pas loin de la poésie. Un autre signe de la poésie de son écriture est le style dépouillé. Son texte est très serré, il a le physique de la pensée, parfois interrompu, parfois désordonné, mais jamais incompréhensible. Elle omet souvent des mots qui font typiquement partie de certaines phrases. Par exemple : « C’était aussi produire une douleur qui remplaçait l’attente d’avant. » (p. 60).

Quand Annie Ernaux s’est tournée vers l’écriture « réelle » (j’utilise ce mot pour contraster avec l’écriture fictionnelle), elle a aussi commencé à employer une figure de style « métatextuel », où elle analyse son texte dans l’œuvre. Dans les passages où elle discute de son écriture, elle s’explique et présente ses objectifs, en ceci son texte appartient à la métafiction. La métafiction a été très bien illustrée par Ingersol, qui la décrit comme un texte fictionnel qui attire l’attention sur soi-même de la même façon qu’une fenêtre sur rosace, à l’opposé d’un texte « réaliste », qui ressemble à une vitre transparente. Cette définition ne convient pas parfaitement au texte d’Ernaux, car son texte n’est pas fictionnel. Mais cette métaphore de vitre s’y applique très bien : Ernaux ne cherche pas seulement à faire voir au lecteur l’histoire telle qu’elle était, mais elle fait voir aussi le cadre et le point de vue en appelant l’attention du lecteur sur le texte. On peut dire que les passages sont une manifestation de sa volonté d’être honnête en écrivant.

**La question du genre**

Dans ses trois premiers livres, Annie Ernaux a écrit sur les faits de sa vie, mais elle a mélangé son vécu avec l’écriture créative et elle a publié ses textes sous la catégorie de la fiction. En particulier après la sortie de *La Femme Gelée*, Ernaux a été obligée dans les entretiens d’avouer que c’était plus une autobiographie qu’un roman, bien qu’elle ait changé quelques détails. Les deux livres suivants où elle décrit la vie de chacun de ses parents ne sont pas fictionnels. Ces derniers se situent à la frontière entre deux genres, la biographie historique et la mémoire autobiographique. Elle cherche à saisir la réalité de la vie de ses parents alors que dans *Passion Simple*, il s’agit pour elle de saisir la réalité de la passion.

---

19 Fort, « Entretien avec Annie Ernaux », p. 990  
21 Tondeur, « Entretien avec Annie Ernaux », p. 38  
22 ibid., p. 38
Philippe Lejeune a défini les paramètres du genre autobiographique de la manière suivante : « Récit rétrospectif en prose qu’une personne réelle fait de sa propre existence, lorsqu’elle met l’accent sur sa vie individuelle en particulier sur l’histoire de sa personnalité. » 23 Passion Simple ne répond pas à ces critères, puisque Ernaux ne met pas l’accent sur sa personnalité. Selon Lejeune, cela veut dire qu’il s’agit d’un mémoire, un genre voisin de l’autobiographie. Pour les fins du présent rapport, disons que les différences entre mémoire et autobiographie ne sont pas fondamentales, ils portent sur la temporalité du récit et non sur la relation entre l’auteur et le texte, le « je » autobiographique est aussi présent dans le mémoire. Par la suite, Lejeune présente une définition plus large : « Pour qu’il y ait autobiographie […], il faut qu’il y ait identité de l’auteur, du narrateur et du personnage. » 24 Il précise aussi des manières possibles pour établir cette identité. A strictement parler, Passion Simple ne répond pas non plus à ces critères, parce que le nom d’Annie Ernaux ne figure pas dans le récit et il n’est pas spécifié dans le titre ou dans la section initiale qu’il s’agit d’autobiographie. Néanmoins, il ne fait aucun doute que Passion Simple est autobiographique. Ernaux s’oppose à des genres littéraires et dit : « Je ne veux pas être enfermée dans un genre. » 25 Pourtant, elle ne nie pas que la passion qu’elle écrit est bien la sienne. Dans un entretien, elle a dit : « On ne demande jamais au « je » du poète de se justifier. […] Le poète a le droit de dire « je » en parlant au nom de toute l’humanité. Or le romancier ne peut pas le faire. » 26 C’est-à-dire que même si elle voulait garder l’ambiguïté poétique, elle ne peut pas refuser vis-à-vis de ses lectures qu’elle écrit sur son vécu. Elle a exprimé dans l’œuvre L’écriture comme un couteau qu’elle ne supporte pas les récits qui mêlent l’autobiographie et la fiction, et elle insiste sur le fait qu’elle ne le fait pas elle-même. 27 Elle a aussi constaté dans Se Perdre que le texte est vraiment son journal intime. 28 Merlau dit : « Ernaux prend grand soin de persuader le lecteur qu’elle est sincère et que son écriture est non fictive. » 29 L’œuvre d’Annie Ernaux est de toute façon perçue en tant qu’autobiographique, peu importe s’il appartient au genre de l’autobiographie ou non.

24 ibid., p. 15
25 Bacholle, « An Interview with Annie Ernaux », p. 148
26 ibid., p. 143
29 Merlau, p. 72 Ma traduction : « Ernaux is at great pains in her own work to convince the reader that she is being truthful and that her writing is non-fictional. »
« Le pacte autobiographique » de Lejeune est un pacte social entre lecteur et écrivain – dès lors que l’auteur associe son propre nom au narrateur et personnage principal, une confiance entre lecteur et auteur est établie.

[Des textes autobiographiques] prétendent apporter une information sur une « réalité » extérieure au texte, et donc se soumettre à une épreuve de vérification. Leur but n’est pas la simple vraisemblance, mais la ressemblance au vrai. Non « l’effet de réel », mais l’image du réel. […] La formule en serait non plus « Je soussigné », mais « Je jure de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité ». Le serment prend rarement une forme aussi abrupte et totale : c’est une preuve supplémentaire d’honnêteté que la restreindre au possible (la vérité telle qu’elle m’apparaît, dans la mesure où je puis la connaître, etc., faisant la part des inévitables oublis, erreurs, déformations involontaires, etc.), et que de signaler explicitement le champ auquel ce serment s’applique (la vérité sur tel aspect de ma vie, ne m’engageant en rien sur tel autre aspect).30

On peut voir dans le texte d’Ernaux qu’elle est fermement décidée à ne pas rompre ce contrat. On a déjà regardé quelques techniques narratives qui aident à la suspension du jugement moral et donnent au lecteur l’impression de l’honnêteté totale.

La frontière entre l’autobiographie et la fiction

Gunnþórunn Guðmundsdóttir a écrit sur la frontière entre l’autobiographie et la fiction dans son livre : Borderlines – Autobiography and Fiction in Postmodern Life Writing. Par fiction, elle entend les conventions et les pratiques qui sont le plus souvent associées à l’écriture créative – la structure, les descriptions littéraires ou poétiques des personnages ou des lieux, du fil des événements dans le but de créer des effets – et non les choses simplement « inventées ».31 Selon elle, la négociation entre la fiction et l’autobiographie est particulièrement évidente dans des textes autobiographiques où l’auteur s’occupe activement des problèmes ayant trait au processus d’écrire.32

Le texte est ouvertement « vrai » – mais Ernaux est consciente que son récit

30 Lejeune, Le Pacte Autobiographique, p. 36
32 ibid., p. 5
n’est pas forcément la seule vérité possible. Le texte ne suit pas une chronologie précise et en choisissant le cadre pour le texte, elle choisit aussi un point de vue sur l’histoire racontée. Dans les nombreux paragraphes « métatextuels » de Passion Simple où l’auteur s’exprime sur le texte qu’elle est en train d’écrire, elle attire l’attention du lecteur sur ses figures de style. Elle souligne dans Passion Simple que ce livre n’est pas un récit complet de la réalité – qui, elle, est insaisissable :

Je ne fais pas le récit d’une liaison, je ne raconte pas une histoire (qui m’échappe pour la moitié) avec une chronologie précise, « il vint le 11 novembre », ou approximative, « des semaines passèrent ». Il n’y en avait pas pour moi dans cette relation, je ne connaissais que la présence ou l’absence. J’accumule seulement les signes d’une passion, oscillant sans cesse entre « toujours » et « un jour », comme si cet inventaire allait me permettre d’atteindre la réalité de cette passion. (p. 30)

Ce constat que le texte ne soit pas nécessairement la vérité pure et simple est souligné par le fait qu’Ernaux sort, dix ans plus tard, un livre racontant les mêmes événements, mais d’une autre perspective. Elle a publié son journal intime de ce temps en 2001. Celui-ci suit (par définition) la chronologie des événements, mais pourtant il peut être contredit qu’il comporte plus de vérités que l’œuvre originale. Les journaux intimes n’accentuent pas toujours les événements que l’on juge les plus importants avec le recul. Il y manque souvent l’interprétation, la clarté et des choses qui s’avèrent importantes sont parfois omises.33

Malgré la courte période entre les événements racontés et l’écriture de Passion Simple (quelques mois seulement), l’auteure est incapable de relater parfaitement le passé, parce que la mémoire n’est pas parfaite, l’histoire est déjà en train de lui échapper. Cela fait partie de l’écriture autobiographique que de faire des relations causales entre les souvenirs. En faisant des liaisons entre les souvenirs, on se hasarde à déformer le passé. Paul Auster croit que donner un sens à ces relations causales, c’est inventer un univers imaginaire.34 Ernaux a dit qu’elle utilise des blancs dans le texte parce qu’ils lui permettent de « ne pas faire de transitions, de relations causales, à la fois de juxtaposer et de détacher des visions, de donner toute leur importance à

33 ibid., p. 26
34 ibid., p. 25
des détails, de faire des inventaires... ». On peut dire qu’Ernaux juge plus honnête de ne pas réciter la passion avec une chronologie parfaite, mais en groupant les expériences qui sont liées dans sa pensée. Afin de compenser le manque de la réalité, qui est impossible à rendre dans les mots, elle écrit directement, évitant des allusions et tout texte superflu.

35 Fort, « Entretien avec Annie Ernaux », p. 990
La Traduction

De nombreux problèmes ont fait surface lors de la traduction, comme dans tout projet de traduction. Je vais en énumérer ici quelques-uns seulement. D’abord, il y a le titre. Il y avait de nombreuses solutions différentes possibles, particulièrement pour le mot « simple », qui peut être compris de différentes manières, en tant qu’antonyme du double, complexe, difficile, bizarre et magnifique. Je suis arrivée à la conclusion que l’adjectif islandais « einfaldur » convenait le mieux, car il comporte aussi diverses significations. Je vais déchiffrer ma traduction des deux autres mots qui parcourent l’œuvre et posent des difficultés à la traduction : « l’attente » et « le désir ». Tous deux sont des mots qu’Ernaux a choisi pour représenter ses sentiments pendant le temps de la passion et qui recèlent deux significations distinctes, par rapport à la langue islandaise. Enfin, je vais expliquer le problème concernant l’imparfait employé par Ernaux pour désigner le temps de la passion, ce temps avec lequel elle ne veut pas rompre.

Le mot « désir » est comme un fil rouge qui parcourt l’œuvre. Il est étroitement lié au sujet du livre, la passion, et comme il paraît très souvent dans le livre, sa traduction est très délicate. Le mot relate deux significations principales qui ne peuvent pas être traduites par le même mot en islandais. D’abord, il y a le « désir » purement sexuel : « je ne serais jamais sûre que d’une chose : son désir ou son absence de désir. La seule vérité incontestable était visible en regardant son sexe. » (p. 35) Pour ce type de contexte, « girnd » est approprié, mais ce mot a la valeur de désir physique – pour le sexe ou la nourriture – et il a une association avec l’impureté et le péché. On l’utilise pour désigner le « désir impur » dans les dix commandements. Dans d’autres contextes, le mot désir signifie une volonté très forte, mais certainement pas sexuelle, par exemple celui-ci : « Sans cesse le désir de rompre. » (p. 45) et ceci : « Mais j’aurais préféré tenir complètement secrète cette histoire vis-à-vis de mes enfants, […]. Désir, sans doute, d’éviter leur jugement. » (p. 26) Pour cette signification, j’ai employé le mot islandais « þrá », qui désigne la volonté très profonde et qui peut aussi être utilisé pour désigner le désir amoureux. Donc, j’ai dû accepter le compromis de varier entre ces deux mots.

L’attente est pour Ernaux simultanément douloureuse et la seule chose qu’elle veut faire. Le mot « attente » a deux significations en français, d’une part l’attente peut être positive : l’espoir et le désir, mais d’autre part, l’attente est une tâche plutôt

Le plus grand problème que j’ai rencontré lors de la traduction était celui des temps verbaux, qui ne correspondent pas parfaitement entre les deux langues. La plupart de Passion Simple est rédigée à l’imparfait, ce qui fait partie de la tentative d’Ernaux de rester dans le temps de la passion :

L’imparfait que j’ai employé spontanément dès les premières lignes est celui d’une durée que je ne voulais pas finie, celui de « en ce temps-là la vie était plus belle », d’une répétition éternelle. (p. 60)

Elle ne veut pas utiliser le passé composé, qui coupe le lien avec le présent. L’imparfait est susceptible de communiquer le sens que les sentiments qu’elle décrit sont encore en train de se produire. En employant l’imparfait, elle insinue que les comportements qu’elle explique, qui sont associés à la passion, sont des habitudes actuelles, ils ne font pas partie d’une période qui est déjà passée.

La langue islandaise n’a pas de temps verbal qui corresponde à l’imparfait de la langue française. Le temps « núliðin tíð » est parfois utilisé dans ce sens d’habitude qui se répète actuellement, mais il n’est pas possible de l’employer aussi fréquemment que l’imparfait. J’ai essayé de faire usage du présent, mais cela a causé d’autres problèmes. En faisant usage du présent il n’y a pas démarcation entre la mémoire, (temps vécu) et les passages écrits au présent, qui portent sur l’écriture. Il serait aussi très bizarre de traduire les passages comme ceci : « ce que j’étais en train de vivre » (p. 27) au temps du présent, ce serait faux. C’est pourquoi j’ai employé le passé, qui permet une démarcation très claire. J’ai dû sacrifier la connexion avec le présent qui relie l’imparfait. Pour compenser, j’ai inclus une note de bas de page.
Conclusion

J’ai ici démontré qu’en écrivant *Passion Simple*, Annie Ernaux a tenté de saisir la réalité totale de la passion vécue et qu’elle a fait de son mieux pour la relater sans rompre le pacte autobiographique. Pour atteindre ce but, elle a employé un style minimaliste, sans ornementation superflue. Les nombreuses stylistiques qu’utilise Ernaux aident à faire sentir au lecteur une connexion avec la narratrice, qui est inévitablement l’auteure. De plus, elle a expliqué dans le texte-même ses raisons pour écrire et justifier l’écriture, de l’emploi des temps verbaux à la chronologie. La version de métafictionalité qu’on a nommée « métatextualité », lui permet d’être honnête avec son lecteur, en attirant l’attention sur son usage de figures de style qui est le plus souvent associé à l’écriture créative.

En dernier lieu, j’ai nommé quelques termes qui étaient difficiles à traduire du français vers l’islandais. Les mots « désir » et « attente » ont été problématiques et puisqu’ils sont utilisés très fréquemment et jouent le rôle de conceptualisation de la passion, leur traduction était très importante. L’usage des temps verbaux d’Ernaux dans le livre est particulier, et les temps verbaux de l’islandais ne peuvent pas comporter la même ambiguïté de signification que le peut l’imparfait. Puisqu’elle mentionne son emploi de l’imparfait, il m’a fallu ajouter une note de bas de page pour l’expliquer au lecteur.
Einföld ástríða

Annie Ernaux
Tímaritið *Nous Deux*\textsuperscript{36} er klúrara en Sade.

- Roland Barthes

\textsuperscript{36} Athugasemð þyðanda: Kvennatímarit, útleggst á íslensku: *Við tvö*

Mér fannst að skrinþyrftu að stefna að þessu, þessum áhrifum sem samfarasenar vekur, þessari angist og þessari furðu, þessum stað þar sem síðferðiskröfur gleymast um stund.
Frá því í september í fyrra gerði ég ekkert annað en að bída eftir karlmanni: Að hann hringdi í mig og að hann kæmi til min.37 Ég fór í búðir, í bió, með fót í hreinsun, las, för yfir verkefni, sinnti því sem ég hafði áður sinnt, en ef ekki væri fyrir vanafestuna, hafði það verið mér ömögulegt, nema með hrikalegu erfiði. Það var sérstaklega þegar ég talaði sem mér fannst ég vera á sjálfstýringu. Orðin og setningarnar, jafnvel hláturinn, mynduðust í munninum á mér án raunverulegra þátttöku hugsunar minnar og vilja. Ég hef raunar mjög öljósar minningar um það sem ég gerði á þessum tíma, um kvikmyndirnar sem ég sá, um fólkið sem ég hitti. Óll framkoma mín var uppgerð. Það eina sem ég gerði af vilja, þrá og einhverju sem hlýtur að teljast til mannlegar greindar (að skipuleggja, að meta kosti og galla, og afleiðingar) var allt tengt þessum manni:

lesa greinar í dagblaðinu um landið hans (hann er útlendingur)
velja snyrtivöru og farða
skrifá honum bréf
skipta um það réminu og koma blómun fyrir í svefinherberginu
skrifá niður hluti sem ég mátti ekki gleyma að segja honum næst, eitthvað sem vekti hugsanlega áðuða hans
kaupa viskí, ávexti og38 ýmis konar snarl fyrir kvöldið sem við myndum verja saman
ímynda mér í hvaða herbergi við myndum elskast þegar hann kæmi.

---

37 Athugasemd þýðanda: Textinn á frönsku er hér í ofullkominni þatóð (imparfait). Þar sem ekki er til tíð sem samsvarar henni á íslensku verður þatóð látin duغا. Ofullkomna tíðin bendir til þess að tímabilinu sem lýst er sé ekki lokið.
38 Athugasemd þýðanda: Hér er og bætt inn til þess að gera textann á íslensku edilegri. Still Ernaux er mjög knappur. Leitast verður við að halda í knappan stíl, en oft þarf að bæta við smáordum og stundum sögnum, slikt verður ekki tekið fram hér eftir.

Ég átti mér enga framtíð aðra en næsta símtal, þegar ákvörðun um annað stefnumót yrði tekin. Ég reyndi að fara eins lítið út og mögulegt var utan þess tíma sem hann vissi að ég var fjavarandi vegna vinnu, allttaf hrædd um að missa af símtali frá honum á meðan ég var í burtu. Ég forðaði líka að nota ryksuguna og hárþurrkuna, sem hefði getað gert það að verkum að ég heyrði ekki í símanum. Símhringi kveikti með mér örvaðingafulla von sem entist oft ekki nema tímann sem það tekur að taka hægt upp símtólíð og segja halló. Þegar ég áttadi mig á því að þetta var ekki hann varð ég fyrir svo miklum vonbrigðum að ég fyrirleit manneskjuna við hinn enda línumnar. Um leið og ég heyrði rodd A., varð biðin öndanlega, sárskafullag, og auðvitað afbrýðisama, að engu svo skjót að mér fannst eins og ég hefði verið vitfirrt og vera allt í einu orðin eðileg aftur. Raunverulegt lítillvægi þessarar raddar sló mig ásamt því gengdarlausa mikilvægi sem hún hafði í lífi mínu.

Ef hann tilkynnti mér komu sina eftir klukkutíma – að „tækifæri“ byðist, það er að segja átylla til þess að vera seinna heim án þess að konuna hans grunaði neitt – hóf ég aðra bið, án hugsana, jafnvæl án gírndar (að því marki að ég hugleiddi jafnvæl hvort ég myndi nokkuð geta fengið fullnægingu), full af ákafri orku yfir verkefnum sem ég náði ekki að koma skipulagi á: fara í sturtu, ná í glös, lakka neglurnar, moppa
gólfið. Ég vissi ekki lengur eftir hverjum ég beið. Ég var heltekin af þessu augnabliki – þegar það nálgæist var ég gripin algjörri örvilnun – þegar ég myndi heyra bilinn hemla, bilhurðina skella, fótatakíð á steinsteypum tröppunum.

Þegar hann gaf mér lengri fyrirvara, þrjá eða fjóra daga milli simtalsins og komunnar, hugsaði ég með öbeít til alls þess sem ég yrði að koma í verk, matarboða með vinum sem ég yrði að mæta í áður en ég hitti hann aftur. Ég hefði ekki viljað hafa neitt annað að gera en að bíða eftir honum. Ég lifði í sívaxandi þráhyggju– þegar ég var tilbúin, máluð, greidd, þúsíði orðið snyrtilegt og ég hafði enn tíma, var ég ófær um að lesa eða fara yfir verkefni. Á vissan hátt vildi ég í rauninni ekki beina huganum að öðru en biðinni eftir A., vildi ekki látahana fara til spíllis. Oft skrifaði ég dagsetninguna, tímann og „hann er að koma“, á blað ásamt öðrum setningum, áhyggjum: Að hann kæmi ekki, að hann hefði minni girnd. Um kvöldið tók ég upp sama blaðið, „hann kom“, og punktaði óskipulega niður smáatriði af stefnumótinu. Svo horfði ég vónkuð á þetta blað með með tveimir páruðum efnisgreinum, skrifudum fyrir og eftir, sem lesast í beinni röð, í samfellu. Á milli þeirra voru orð, gjörðir, sem gerðu allt annað hlægilegt, þar með talið skriffin sem áttu að henda reiður á þeim. Tímabil, afmarkað af tveimir vélarljóðum, R 25 bilnum hans að hemla og taka af stað þar sem ég var viss um að ekkert annað jafn mikilvægt hefði gerst í lífi minu, hvorki að eignast börn, né að ná samkeppnisprófum,39 né að ferðast til fjarlægra landa, ekkert mikilvægara en þetta, að vera í rúminu með þessum manni um miðjan eftirmiðað.

1 Êg er vön að leggjá á vogaskálarnar annars vegar þrá og hins vegar óhapp sem ég storka eða gæti orðið fyrir, sjúkdóm, eftithvað máþulega tragedíkt. Það er ágætis leið til þess að meta hversu sterk þrá mín er – mögulega líka til þess að storka örlögnum – að vita hvort ég er tilbúin til að gjalsa hennar með imynduðum háttí: „Mér er sama þó húsíði mitt brenni ef mér tekst að klara það sem ég er að skrifa.“

39 Athugasemð þýðanda: þreyta þarfl samkeppnispróf til þess að komast inn í sumta háskóla í Frakklandi og einnig til þess að fá æðstu kennaragráðu (agrégation) sem veitir kennsluréttindi í háskólim.
Þetta entist ekki nema í nokkra klukkutíma. Ég var ekki með úrið á mér, tók það af mér rétt áður en hann kom. Hann hélt sínu og ég kveið því þegar hann liti laumulega á það. Þegar ég fór inn í eldhús til að ná í klaka leit ég upp á klukkuna fyrr ofan hurðina, „meira en tveir tímar“, „klukkutími“, eða „eftir klukkutíma verð ég hér og hann verður farinn“. Ég velti fyrr því mér furðu lostin: „Hvar er núið?“

Þegar hann var að fara klæddi hann sig rólega. Ég fylgdist með honum hneppa skyrtunni, smeygja sér í sokkana, nærbuxurnar, buxurnar, snúa sér að speglinum til að hnya bindishnútinn. Þegar hann væri kominn í jakkann, yrði allt búið. Ég var ekkert lengur nema tíminn sem leið í gegnum mig.

Um leið og hann var farinn lamaði mig ofboðsleg þreyta. Ég gekk ekki frá strax. Ég virti fyrr mér glösin, diskana með afgöngunum, fullan öskubakkann, fötin, undirfötin, dreifðum ganginn og svefnherbergið, lökin sem héngu niður á golfteppið. Ég hefði viljað varðveita þessa öreiðu eins og hún var, þar sem hver hlutur táknaði hreyfingu, augnablík, hún myndaði myndverk sem kallaði fram meiri sársauka og sterkari áhrif en nokkur verk á listasafni gæti haft á mig. Ég þvoði mér auðvitað ekki fyrir en daginn eftir, til þess að varðveita sædið hans.

Ég reiknaði út hversu oft við hefðum sofði saman. Ég hafði á tilfinningunni að í hvert skipti bættist eitt hvæða við samband okkar, en líka að þessi uppsöfnun athafna og nautna myndari þarinni okkur hvæða frá öðru. Við vorum að þæma sjöð girmdarinnar. Það sem mátta græða á því að halda í skefjum holdlega ákafanum, tapaðist með tímanum.

Ég rann inn í svefnmók og fannst eins og ég svæfi í líkama hans. Daginn eftir lifði ég í deyfð, þar sem gælur hans endurtóku sig endalaust og orð hans bergmáluðu. Hann kunni ekki klör frönsk orð, eða þá að hann langaði ekki til að nota þau af því að fyrir honum voru þau ekki forboðin, alveg jafn saklaus orð og òll önnur (eins og gróf orð á hans tungumáli hefðu verið fyrr mér). Í lestinni, í matvörubúði, heyrði ég röddina hans hvísla „gældu við kynfærin mín með muninnum“. Einu sinni, í neðanjarðarlestarstöðinni við Óperuna, var ég svo niðursokkin í draumóra að lestin sem ég átti að taka kom og för á þess að ég tæki eftir því.

Deyfingin hætti smáð saman að virka, ég byrjaði aftur að biða eftir sýntali, með síað in kiöld og angst, eftir því sem söðasta samverustund okkar fjarlægðist í tíma. Alveg eins og eftir prófin í gamla daga, eftir því sem lengri tími leið frá prófinu,
Því vissari var ég um að vera fallin, því fleiri dagar sem liðu án þess að hann hringdi í mig, því vissari var ég um að vera yfirgefin.

Einu ánægjustundirnar fyrir utan samvistir við hann voru þegar ég keypti nýja kjöla, eyrnalokka eða háa sokka og mátaði þá fyrir framan spegillinn heima, ómöguleg ímynd fullkomunnar fölst í því að í hvert skipti sæi hann ný föt. Hann sá blússuna mina varla í fimm minútur og hvað þá nýju hælaskóna sem voru skildir eftir hvar sem var þangað til hann fór. Ég vissi líka hversu gagnslaustar spjarírnar væruframmi fyrir nýri girð, sem hann hefði gagnvart annarri konu. En að hitta hann í sömu fótunum tvisvar áleit ég vera mistök, uppgjöf gagnvart viðlættinini til að ná einhvers konar fullkommun sem ég stefndi að í sambandinu við hann. Undir áhrifum sömu fullkommunaráráttu fletti ég í gegnum Aðferðafreiði holdlegrar ástar í stórmrakaði. Undir titlinum stóð „700.000 eintök seld“.

Ég hafði oft á tilfinningunni að ég upplifði þessa ástríðu á svipaðan hátt og ég hefði skrifað bók: Sama þórf fyrir að klára hverja senu fyrir sig, sömu áhyggjur af öllum smáatriðum. Ég hugsaði jafnvel að mér væri sama þótt ég dæi, þegar ég væri komin að endimörkum þessarar ástríðu – án þess að gefa orðinu „endimörk“ nákvæma merkingu – á sama hátt og ég gæti dáið þegar ég mun hafa lokið við að skrifa þetta, eftir nokkra mánudí.

Ég reyndi að láta ekki glitta í þráhyggjuna í orðum mínun þegar ég talaði við fólk sem ég umgangst, þó það kallaði á árvekni sem var erfitt að halda uppi öllum stundum. Þegar ég fór í klippingu sá ég mjög málgefna konu sem allir svöruruð á eðlilegan hátt þangað til hún sagði með höfuðið sveigt aftur í vaskinn: „Ég er í læknismeöðferð við taugunum“. Um leið varð nánast ögreinanleg breyting og starfsfólkið byrjaði að tala við hana með ákveðinni fjallægð, eins og þessi óvíðráðanlega játtning væri sönnun fyrir því að hún væri biluð. Ég var hrædd um að líta líka út fyrir að vera afbrigðileg ef ég segði: „Ég lifi í ástríðu“. Og samt, þegar ég
lenti í hópi kvenna, á kassanum í búðinni eða í bankanum, þá velti ég því fyrir mér hvort þær hefðu, eins og ég, karlmann í huga sér öllum stundum, og ef ekki, hvernig þær færnu að því að lífa svona, það er að segja – miðað við miða eigin tilveru ádur – að hafa ekkert til að hláakla til annað en næstu helgi, að fara út að borða, tíma í ræktinni eða árangur barnanna í skólanum: Allt sem mér fannst núna annaðhvort leiðinlegt eða smávægilegt.

Í algjörum trúnaði, þegar kona eða karl játæði að vera að upplifa eða hafa upplifað „klikkaða ást á gaur“ eða „mjög sterkt samband við einhver“, langaði mig stundum að leysa frá skjóðunni. Þegar sæluvíma vitorðsins var horfin, álasaði ég sjálfrí mér fyrir að hafa leyft mér þetta, hversu litið sem það var. Þessi samtöl, þar sem ég hafði án aflátis svarað með „ég lika, sama hér, ég hef gert þetta lika, o.s.frv.“ virkuðu allt í einu tilgangslaust frammi fyrir raunveruleika þessarar ástríðu. Eitthvað glataðist í þessum úthellingum tilfinninga.

Ég afhjúpaði ekki fyrir sonum mínunum, sem eru námsmenn og dvelja hjá móður endrum og sinnnum, nema nauðsynlegt lágmark til þess að tryggja móður auðvelda iðkun sambandsins. Þeir áttu sem sagt að hringja á undan sér til þess að athuga hvort þeir mættu koma heim og ef þeir voru heima áttu þeir að fara um leið og A. tilkynnti komu sina. Þetta fyrirkomulag olli ekki neinum vandræðum – alla vega ekki á yfirborðinu. En ég hefði viljað halda þessu fullkomlega leyndu gagnvart bórnunum mínunum, á sama hátt og ég faldi alltaf kærasta og ástarævintýri fyrir foreldrum mínunum í gamla daga. Ég vildi sennilega forðast dóm þeirra. Líka vegna þess að börn og foreldrar eru ólíklegust allra til þess að samþykka kynferðislegar hvatir þeirra sem eru þeim nánastir líkamlega og að eilifu forboðnir. Börnin munu alltaf afneita sönnumargögnnum: fjarrænu augnarráði og fjarlægri þög móður þeirra, að þau skipti hana stundum ekki meira máli en uppkomnin kettlingar breimandi læðu.¹

¹ Í viðtölum í Marie-Claire dæmir ungt fólk í í sinnar harðlega. Stülka, með þjósti: „Ásthenn móður minnar hafa ekkert veitt henni nema drama.“ Er til betri gjöf?
Á þessu tímaskali hlustaði ég ekki í eitt einasta skipti á klassískra tónlist, ég valdi frekar ástarlög. Tilfinningaríkustu lógin, sem ég hafði ekki veitt neina aðygli áður, komu mér í uppnám. Þau lýstu því án undanbragða og án fjarlægðar hvað ástriðan var afdráttarlaus og algjör. Þegar ég heyrði Sylvie Vartan syngja: „c’est fatal, animal“,40 var ég viss um að ég væri ekki só eina sem upplifði þetta. Ástarlógin voru eins og undirleikur við það sem ég var að upplifa, á sama tíma og þau réttlættu það.

i kvennablöðunum las ég stjörnuspná fyrst.

það greip mig þrá til þess að sjá tafarlaust tiltekna mynd sem ég var sannfærð um að hefði að geyma söguna mínas, varð mjög vonsvíkin ef hún var gömul og var hvergi sýnd, eins og Veldi skilningarvitanna41 eftir Oshima.

Ég gaf körlum og konum sem sátu á göngunum í neðanjarðarlesterkursinu pening og óskaði þess að hann myndi hringja í mig um kvöldið. Ég lofði að senda Rauða krossinum42 200 franka ef hann kæmi til mín fyrir einhverja dagsetningu sem ég ákvað. Ófugt við minn venjulega lífsstíl, henti ég peningum auðveldlega í mig um gluggann. Mér fannst þetta vera hlut af almennum útgjöldum, nauðsynlegt, óaðskiljanlegt frá ástriðu minni fyrir A., og þetta náði líka yfir eyðslu á tíma, sem ég sóði í draumóra og bíð og auðvitað likamlega eyðslu: Að elskast þar til maður titrar af þreytu, eins og það væri í síðasta skipti. (Hvað er það líka sem tryggir að þetta sé ekki síðasta skiptið?)

einn eftirmiðdag, þegar hann var hjá móður, brenndi ég teppi í stofunni niður í strígann með því að skilja eftir á því sjóðandi heita kaffikönnu. Mér

40 Athugasemd þýðanda: það getur verið flókið að ákveða hvenær á að þýða beinar tilvitanir, í þessu tilviki leyfi ég mér að þýða ekki, þaði vegna þess að beinþýða er tilvitaninn öskiljanleg og vegna þess að þaði fatal og animal eru eins á ensku, sem flestir lesendur eru líklegir til þess að skilja. Þetta veitir líka möguleikinn á því að flétta laginnan upp.
41 Athugasemd þýðanda: L’Empire des Sens
var alveg sama. Í hvert skipti sem ég sá brunablettinn varð ég meira að segja glöð þvi ég minntist þessa efirmiðdags með honum.

ópægindi hversdagslífsins trufluðu mig ekki. Ég hafði engar áhyggjur af tveggja mánaða verkfalli pólsturðarmanna þar sem A. sendi mér ekki bréf (eflaust af varfærni gifts manns). Ég beid róleg í umferðarteppum, í bankanum og pirraði mig ekki á fylulegum kveðjum afgreiðslufólks. Ekkert för í taugnar á mér. Ég fann til blöndu af samúð, sársauka og bræðralagi í garð fólks. Ég skildi utangarðsfölkið sem lá endilangt á bekkjum, viðskiptavini vендískvennanna, konu í lestinni sem var niðursokkin í bók úr Rauðu seríunni43 (en ég hafði ekki getað sagt hvað það var í mér sem líktist þeim).

cínu sinni, þegar ég var að sækja björ í ískápinn, nakin, mundi ég eftir konunum í hverfinu minu þegar ég var lítill, einhleypum eða giftum húsmæðrum sem tóku á móti karlmanni í laumi um efirmiðdagið (allt fréttist – það var ómögulegt að greina á milli þess hvort nágrannarnir afelldust þær fyrir að haga sér ósæmilega eða að eyða deginum í naútir í stað þess að þrífa gluggana). Ég hugsáði til þeirra með djúpstæðri gleði.

Allan þennan tíma fannst mér ég upplifafí ástriðuna með rómantískum háetti en nú veit ég ekki með hvaða hætti ég skrifa hana, hvort það er frásagnarstill, jafnvel trúnaðarstill eins og birtist í kvennablöðum, yfirlysingarstill eða skýrslustill, eða jafnvel ritgerðarstill.

Ég haf ekki í hyggju að skrifa frásögn af sambandi, ég er ekki að segja sögu (sem ég næ ekki utan um nema að hálfr leyti) í nákvæmi tímaröð: „hann kom 11.

nóvember“ eða lauslega áætlaðri tímaröð: „nokkrar vikur líðu“. Fyrir mér var engin tímaröð í þessu sambandi, aðeins nærvera eða fjarvera. Ég er einungis að safna saman vísbendingum um ástríðu, ég sveiflast stöðugt milli „alla daga“ og „einn daginn“, eins og þessi skrásetning myndi gera mér klæft að ná utan um raunveruleika þessarar ástríðu. Það er auðvitað ekki neitt háð eða spott í þessari upptalningu og lýsinu á atburðum, sem eru aðferðir til að segja öðrum eða sjálfum sér frá atburðum eftir að hafa upplifað þá, ekki til þess að finna fyrir þeim á þeirri stundu sem þeir áttu sér stað.

Hvað varðar uppruna ástríðu minnar þá hef ég ekki í hyggju að leita hans í fjarlægri fortíð minni, þeirri sem sálgreinir myndi leitast við að kalla fram, né í nýliðnum atburðum í lifi minu, né heldur í menningarbundnum fyrirmyndum tilfinninga sem hafa haft áhrif á mig frá barnæsku (Á hverfanda hveli, Fedra og lögin hennar Piaf eru jafn afgerandi og Ódipusarduldin). Ég vil ekki útskýra ástríðuna mina – það jafngilti því að líta á hana sem villu eða mistök sem þyrfti að réttlæta – ég vil einfaldlega setja hana fram.

Einu forsendurnar sem þyrfti kannski að taka með í reikninginn eru efnislegar, tíminn og frelsið sem ég hafði til umráða til þess að geta upplifað þetta.


44Athugasemd þýðanda: Santa Barbara var vinsæl bandarisk pápu-ópera á þessum tíma.
Hann drakk mikið, eins og tíókast í Austur-Evrópu. Það hræðdi mig vegna þess að hann gæti lent í slysi á Austur-Evrópu. Það hræðdi mig vegna þess að hann gæti lent í slysi á hraðbrautinni á leiðinni heim, en mér þótti það ekki ógeðfellt. Jaðvel þó það kæmi fyrir að hann riðaði, eða ropaði þegar hann kyssti mig. Þvert á var ég glöð yfir að sameinast honum á þessu frumstigi niðurlætingar.

Ég vissi ekki hvers eðlis samband hans við mig væri. Til að byrja með dró ég þá ályktun út frá ákveðnum visbendingum – þögna hans og það hversu hamingjusamur hann virtist þegar hann horfði á mig, að hann segði „ég keyrði eins og brjálaðingur hingað“, að hann segði mér frá barnæsku sinni – að hann finndi fyrir sömu „sviptur“ eim, ásamt gjörvallri þjóð sinni, sem ekkert þáði rétt. Jafnvel þó aðhæfi fyrir að hann riðaði eftir honum og þessu frumstigi niðurlætingar.

1 Hann valdi ekki að koma fram í bókinni minni.
Það að hann væri útlendingur rýrði enn frekar gildi allrar túlkunar á framferði hans, sem var mótað af menningu sem ég þekkti ekki nema túristahliðina á, klisjurnar. Til að byrja með drógu þessi auglýsú takmörk á gagnkvæmum skilningi úr mér kjark, ekki hjálpaði til að þó hann talaði ágætis frönsku talaði ég ekki tungumálið hans. Svo viðurkenndi ég að þetta hlífði mér við því að trú á fullkomin tjáskipti eða jafnvel sameiningu okkar. Í smávægilegu misræmi milli frönskunnar hans og hefðbundinnar orðanotkunar, í vafanum sem ég fann stundum til um merkinguna sem hann eignaði orði, kom ég auga á ágiskunina í samtöulum okkar. Ég hafði þau forréttindi að vera meðvituð um það frá upphafi, stöðugt, sem maður endar alltaf á því að uppgötvu, í forundran og ofboði: Maðurinn sem maður elskar er ókunnugur.

Takmarkanirnar sem hjúskaparastaða hans settu mér – að hringja ekki í hann; að senda honum ekki bréf; að gefa honum ekki gjaðir sem væri erfitt fyrir hann að útskýra; að vera stöðugt háð möguleikum hans til að losna – misbuðu mér ekki.45

Ég aflenti honum bréfin sem ég skrifaði honum þegar hann var á leiðinni út frá mér. Grunurinn um að hann henti þeim í litlum bitum á hraðbrautina þegar hann væri búinn að lesa þau kom ekki í veg fyrir að ég héldi áfram að skrifa honum.

Ég passaði mig að skilja ekki eftir nokkur merki um mig á fötunum hans og ég skildi ekki eftir nein unmerki á húðinni hans. Ég vildi bæði forða honum frá hvers

45 Athugasemd þýðanda: Hér hefur þankastriðum verið skipt út fyrir semikommur, þar sem greinarmerkin hafa ekki alveg sömu merkingu í íslensku.
kyns orðasennt við konuna sína og forðast að vekja hjá honum nokkurn kala sem gæti leitt til þess að hann færi frá mér. Af sömu ástæðu forðaðið ég að hitta hann þar sem hún var með honum. Ég var hrædd um að koma upp um samband okkar fyrir framan hana, með ósjálfráðri hreyfingu – að strjúka hnakkann á A. eða hagráða einhverju smáatriði á fótunum hans. (Ég vildi heldur ekki þjást að óþörfu við að sjá A. fyrir mér að njóta ásta með henni, sem gerðist í hvert skipti sem ég sá hana. Það að ég álíti hana lítilfjörlegra eða að hann gerði það kannski af því að hann hafði hana „við hóninda“ megnadið lítið til að milda kvöldina sem þessi sín olli.)


Ég velti því fyrir mér, fyrir framan sjónvarpið á kvöldin, hvort hann væri að horfa á sama þátt eða sömu mynd og ég, sérstaklega ef efníði hafði með ást eða erótik að gera eða ef handritið hafði einhverja samsvörun við aðstæður okkar. Ég imyndaði mér þannig að þegar hann sæi Nágrannakonuna46 skipti hann okkur út fyrir persónurnar. Ef hann sagði mér að hann hafði einmitt sérð þessa mynd hafði ég tillneigingu til að halda að hann hafði valið hana þetta kvöld vegna okkar og að samband okkar virtist honum fallegra eða alla vega réttmætt, í framsetningunní á skjánum. (Ég afskriðaði náttúrulega hratt hugmyndina um að samband okkar gæti þvert á móti virst honum hættulegt, úr því að í kvikmyndum enduðu alla jafna allar ástriður utan hjónabands illa.1)

Stundum sagði ég við sjálfa mig að hann eyðdi kannski heilum degi án þess að hugsa til min í eitt eínasta skipti. Êg sá hann fyrir mér fara á fætur, fá sér kaffi, tala,  

46 Athugasemd þýðanda: La femme d’à côté er frönsk biómynd frá árinu 1981.  
1 Loulou eftir Pialat, Of falleg fyrir þig eftir Bler, o.s.frv.
hlæja, eins og ég væri ekki til. Þetta ósamræmi við mínas eigin þráhyggju fyllti mig undrun. Hvernig gat þetta verið? Hann hefði orðið forviða að komast að því að hann hvarf ekki úr huga mér frá morgni til kvölds. Það var engin ástæða til þess að finnast annað réttara en hitt, viðhorf mitt eða hans. Í vissum skilningi var ég heppnari en hann.

Þegar ég gekk um París og sá stóra bíla streyma framhjá, sem ekið var af karlmönnnum sem voru einir í bílum, sem höfðu yfirbragð önnum kafins yfirmanns, áttæði ég mig á að A. var hverki meira né minna en einn af þeim, fyrst og fremst áhýggjufullur yfir starfsferli sínum, með aðgang að erótík, kannski að ást, með nýrrí konu annað eða þriðja hvert ár. Þessi uppgötvun frelsaði mig. Ég ákvað að hitta hann ekki aftur. Ég var viss um að hann væri orðinn fyrir mér eins og snyrtilegu mennirir í BMW-unum eða R 25 bílunum sínum, óspennandi og skipti mig engu máli. En á sama tíma skoðaði ég kjóla og undirföt í búðargluggunum, með næsta stefnumót í huga.

Þessar skammlífu stundir fjarlægingar komu utan frá, ég leitaði þeirra ekki. Þvert á móti forðaðið á það aðstæður sem gætu rifið mig upp úr þráhyggjunní, fyrirleistra, að hitta fólk og sækja viðburði eins og og hafði gaman af áður. Ég sóttist eftir algjöru aðgerðarlleysi. Ég neitaði af offóisi viðbótarvinnu sem yfirmáðurinn minn för fram á, svívirti hann næstum í gegnum símann. Mér fannst ég vera í fullum rétti til að vera á móti öllu sem gæti hindrað mig í því að gefa mig fullkomlega á vald tilfinninganna og imyndaðra frásagna af ástriðu minni.

Í lestinni, í strætó,47 í biðsölum, alls staðar þar sem maður má leyfa sér að gera ekki neitt, leið ég inn í draumóra um A. um leið og ég var sest. Jafnskjót og ég fell í þetta ástand leið um mig hamningjuhrollur. Mér fannst ég vera að gefa mig á vald likamlegri nautn, eins og heilinn gæti, undir siendurteknú streymi sömu mynda og minninga, fengið fullnæelsingu, likt og hann væri kynfæri eins og hin.

47 Athugasemd þýðanda: Hér leyfi ég mér ákveðna staðfæringu frá „Dans le R.E.R., le métro“.
Ég finn náttúrulega ekki til nokkurra skammar við að festa þessa hluti á blaði, vegna timans sem aðskilur augnablíkið sem þeir eru skrífaðir, þegar ég er eintum að sjá þá, og augnablíkið sem þeir verða lesnir af fólk. Mér finnst eins og það seinna muni aldrei koma. Frá því núna og þangað til þá gæti ég lent í slysi, dáið, það gæti brottist út strið, eða bylting. Það er vegna þessarar fjarlægdar sem ég get skrífað núna, svolitið eins og þegar ég var sextán ára og lá í brennandi sólinni heilan dag; þegar ég var tvítug og stundaði kynlíf án getnaðarvarna. Ég hugsaði ekki um afleiðingarnar.

(Það er nefnilega misskilningur þegar fólk eignar þeim sem skrifar um líf sitt sýnhneigð, þar sem sá sem er haldinn sýnhneigð hefur aðeins eina þrá: Að sýna sig og vera séður í sömu andrá.)

Um vorið varð biðin samfellld. Ótímaður hiti lagðist yfir í byrjun mai. Sumarkjólar birtust á götunum, verandir kaffihúsanna fylltust. Án afláts heyrðist framandi dasnthöfnjót, hvísluð klemmdri kvenmannsrödd, lambada. Allt gaf til kynna nýja möguleika á nautnum sem ég var hrædd um að A. ætlaði að njóta án mín. Mér fannst staðað hans og embætti í Frakklandi svo merkileg, að þau gætu dregið að sér aðdáun allra kvenna. Ég gerði jafn litið úr mér og ég gerði mikið úr honum, ég fann ekki neitt áhugavert við mig sem gæti halðið honum hjá mér. Þegar ég fór inn í París, í hvaða hverfí sem var, átti ég alltaf von á að sjá hann keyra framhjá, með konu í bilnum við hlið sér. Ég gekk hnarresti og sýndi yfirfæðið áhugaleysku gagnvart þessu fyrirfram. Að þetta skyldi, auðvitað, aldrei koma upp olli mér næstum meiri vonbrigðum: Ég ráfaði sveitt undir imynduðu augnaráði hans, eftir breiðstrætínu
Boulevard des Italiens, á meðan hann var einhvers staðar annars staðar, utan seilingar. Myndin af honum að keyra með rúðurnar niðri og kasettutækið í botni, á leiðinni í átt að Sceaux-garðinnum eða Vincennes-skógi ásötti mig.

Ég byrjaði einn daginn á að lesa fréttapistil í sjónvarpsdagskránni, um dansflokk frá Kúbu í sýningarferð til Parisar. Höfundurinn lagði áherslu á hversu lostafullar og frjálsar kúbsanskar konur væru. Myndin sem fylgdi sýndi dansarann sem tekið var viðtal við, hávaxna, svarthærða, með langa bera fótleggi. Eftir því sem ég komst lengra í lestrinum jókst grunur minn. Í lokin var ég viss um að A., sem hafði verið á Kúbu, hefði hitt dansarann á myndinni. Ég sá hann fyrir mér með henni á hótelherbergi og ekkert hefði getað samfært mig um það á þessari stundu, að þessi sýn væri ósennileg. Þvert á móti fannst mér sú tilgáta að þetta hefði ekki átt sér stað vera heimskuleg og óhugsandi.

Þegar hann hringdi til að hitta mig, breytti símtalíð sem ég hafði beðið með þvilikri öpreyju ekki neinu, ég var enn í sömu sársaukafullu taugaspennunni og áður. Ég var komin í ástand þar sem jafnvel það að heyra röddina hans megnaði ekki að gleðja mig. Allt var eiliður skortur, nema augnablikin sem við vorum saman og elskuðumst. Og jafnvel þá var ég með þráhyggju fyrir augnablikunum sem myndu fylgja, þegar hann væri farinn. Êg upplifði nautnina eins og framtíðar-sársauka.

Alltaf þessi þrá í að slíta sambandinu, til þess að vera ekki lengur ofurseld símtali, að kveljast ekki lengur og í beinu framhaldi sá ég fyrir mér hvað sambandslitalin hefðu samtímis í för með sér, röð daga án nokkurs til að búa eftir. Ég vildi heldur halda áfram, sama hvað það kostaði – sama þó hann ætti aðra konu, margar (sem sagt enn meiri þjáningu en þá sem ég vildi slíta sambandinu vegna). En borið saman við tilgangsleysið sem ég sá fram á virtist ástand mitt ánægjuleg, afbrýðisem infiði nokkurs konor brothætt forréttindi sem hefði verið vitfirra að vilja binda endi á, úr því að ég yrði hvort sem er af þeim einn daginn án þess að stuðla sjálf að því, þegar hann færi frá mér.

Ég forðaðist að hitta hann úti á meðal fólks, þoldi ekki að sjá hann bara til þess að sjá hann. Þess vegna fór ég ekki á setningararhöfn sem hann var boðinn á, eyðdi samt öllu kvöldinu í að sjá hann fyrir mér, brosandi og stimamjúkan við konu, eins og
hann var þegar við kynntumst. Síðan sagði mér einhver að það hefðu bara örfáar hræður\footnote{Athugasemd þyðanda: Notað er orðasambandi „trois pelés un tondu“} mætt. Mér létti og ég smjattaði á þessu orðasambandi, eins og það væri bein tenging milli stemningarinnar á viðburðinum, fjölda kvenna sem var boðið og þess sem veltur bara á hendingu – það þyrfti bara eina konu – og á lónun hans, eða ekki, til þess að reyna við hana.

Ég reyndi að vera upplýst um það sem hann gerði í frítíma sínum um helgar. Ég hugsaði „einmitt núna er hann í Fontainebleau-skógi, hann er úti að hlaupa; í bílnum á leiðinni til Deauville; á ströndinni við hlið konunnar sinnar“ o.s.frv.\footnote{Athugasemd þyðanda: Hér skipti ég þankastrikum út fyrir semíkommur.} Það að vita hughreysti mig, mér fannst eins og það að geta staðsett hann á ákveðnum stað, á ákveðnum tíma, verndaði mig gagnvant ótryggð. (Átrúnaður sem ég tengi við þá safn djúpstæðu trú að það að vita staðsetningu gleðskapar eða áfangastaða á ferðalögum sona minna sé nóg til þess að tryggja þá frá slysum, eiturlyfjum eða drukknun.)

Ég vildi ekki fara í friða þetta sumar, vakna á morgnana í hótelherbergi og standa frammi fyrir degi án þóðarinnar eftir símtali. En að sleppa því að fara, var að játa fyrir honum ástríðu mínar, á afbrattarlausari hátt en að segja „ég er vilað í þig“.

Ég var mjög ánægð með þessa tegund slita, sem kröfdust þess ekki að þegið honum upp. Ég fylgdist með brottfararstundinni færast nær eins og prófi sem ég hefði skráð mig í með lónunum fyrirvara og hafði ekki undirbúið, yfirkomin af örvæntingu og tómleika. Í kojunni í svefnvagninum gat ég ekki hætt að imynda mér í þessari sömu lest á leið aftur til Parisar átta dögum seina: tilhugsun um yfirgengilega hamingju, nánast ómögulega (kannskí myndi ég deyja í Flórens, ég sæi hann aldrei aftur), sem aftur jök á skelfingu mínar yfir því að fjarlægjast Paris meira og meira, lét mér finnast bilið milli lestarferðanna vera öðinanlegt og óbæriilegt.

Verst var að geta ekki hafði við á hótelherberginu allan daginn og boðið eftir lestinni sem fær í með mig aftur til Parisar. Ég varð að réttlæta ferðalagið með því að stunda menningarlegar skoðunarferðir, með gönguferðum eins og ég er vön að stunda
í fríum. Ég gekk klukkutímum saman, í Oltrarno, Boboli-gardínum, að Michelangelo-torginu, San Minato. Ég för inn í allar opnar kirkjur, óskaði mér þrisvar (af því að ég trúði því að ein óskanna yrði uppflytt – þær tengdust auðvitað allar A.), og sat í svalanum og þöginni, og helt áfram með eitt af þessum fjölmorgu kvikmyndahandritum sem spunnust í huga mér stanslaust, alls staðar, frá morgni til kvölds (frí saman í Flórens, endurfundir okkar eftir tíu ár á flugvelli, o.s.frv.).

Ég skildi ekki af hverju fólk var að leita í leiðarvísunum að dagsetningu, skýringartexta með hverju málverki, öllum þessum hlutum sem höfðu enga tengingu við þeirra eigið líf. Fyrir mér tengdist notagildi listaverkanna aðeins ástriðunni. Ég för aftur í Badia-kirkjuna, af því að það var þar sem Dante hitti Béatrice. Hálfráðu freskurnar í Santa Croce voru yfirþyrdandi vegna minnar eigin sögu, sem yrði einn daginn eins og þær, upplitað slitur í minningu hans og minni.

Ég sá ekkert nema framsetningar á ástínni á söfnun. Ég dróst að styttum af nöktum karlmönnum. Í þeim fann ég þegn axla A., magans, kynfæranna og sérstaklega línuna sem elttir innri hluta mjaðmarinnar niður í dældina í náranum. Ég gat ekki slitið mig frá Davíð Michaelangelos, forviða yfir því að það hefði verið karlmaður en ekki kvenmaður sem hafði túlkað karlmannslikamann jafn þórfenglega. Jafnvel þótt skýringarinnar mætti leita í undirskipaðari stöðu kvenna, fannst mér eiththvað hafa brugðist fyrir fullt og allt.1

Í lestinni á bakaleiðinni fannst mér ég hafa bökstaflegska skriðað ástriðu mín í Flórens, með því að ganga um götunarn, sækja söfnin, heltekin af A., hafa séd allt með honum, bóðað og sóðið með honum á þessu háværa hótelí við bakka Arno. Það væri nóg að koma aftur til að lesa þessa sögu konu sem elskar mann, söguna mín. Þessir áttar dagar sem ég var ein, án þess að tala, nema við þjóna á veitingástöðum, ásótt af myndinni af A. (svo mikið að ég varð steinhissa þegar einhver reyndi við mig, ætti hann ekki að sjá í gegnum mig?), virtust mér loks eins og prófraun sem fullkomnaði enn frekar ástína. Eins konar auka útgjöld, í þetta skiptið úr brunni ímyndunarafsins og þráinnar í fjárverunni.

1 Eins harmaði ég það að ekki væri til málverk, málað af konu, sem dró fram eins ösegjánlegar tilfinningar og málverkíð eftir Courbet sem Lýndi í forgrunni bjóðandi kynfæri liggjandi konu, með ösýnilegt andlit, og heitir Úppruni heimsins.
Það eru sex mánuðir síðan hann fór frá Frakklandi til heimalands síns. Ëg sé hann likast til aldrei aftur. Til að byrja með, þegar ég vaknaði klukkan tvö á næturnar, var mér sama hvort ég myndi lífa eða deyja. Mig verkjaði í allan líkamann. Ëg hefði viljað særa út sársaukann, en hann var alls staðar. Ëg óskaði þess að það kæmi innbrotspjófur inn í herbergið og myrty mig. Yfir daginn reyndi ég að vera stöðugt upptekin, að sitja ekki kyrr og gera ekkert, annars gæti ég tísn (í óljósum skilningi þess orðs, sökkva í þunglyndi, leita í flóskuna, o.s.frv.). Í sama tilgangi lagði ég mig alla fram við að klæða mig og mála mig þokkalega, að ganga með linsurnar en ekki gleraugun, þrátt fyrir kraftinn sem þessar sjónhverfingar útheimtu. Ëg gat hvorki horft á sjónvarpið né flett tímaritum, allar auglýsingarnar fyrir ílmvötn eða örbygliuófna sýna ekkert annað en þetta: Kona biður eftir karlmanni. Ëg hortði í hina áttina þegar ég átti leið fram hjá undirfatabúðum.

Þegar ég hafði það virkilega slæmt, greip mig óstjórnleg þörf til þess að ræða við spákonu, mér fannst það vera það eina sem gæti hjálpað mér að halda lífi. Einn daginn fletti ég upp nófnum sjáenda í simaskránni. Listinn var langur. Ein tók það fram að hún hefði spáð fyrir um jarðskjálftann í San Fransisco og dauða Dalí í allan tímann sem ég var að safna saman nófnum og símanúmerum var ég í sömu gleðivimu og þegar ég var að máta nýjan kjól fyrir A. mánuði fyrir, eins og ég væri ennþá að gera eitthvað fyrir hann. Þegar til kom hringdi ég ekki í neina spákonu, ég var hrædd um að hún myndi spá því að hann kæmi aldrei aftur. Ég hugsæi „ég mun líka komast að því sama sjálf* og var ekkert hissa. Ég skildi ekki af hverju ég ætti ekki að komast að því sjálf.

50 Athugasemd þyðanda: Hér er talað um minitel í franska textanum, sem er skv. Snöru símtengd textavarpstölva með lyklaborði. Ég veit ekki til þess að neitt slikt hafi verið notað á Íslandi og staðfæri því.

38
Eina nóttna greip mig í augnablik löngun til að taka alnæmispróf: „Hann hefði þá alla vega skilið eiththvað eftir.“

Ég vildi fyrir alla muni muna eftir likamanum hans, frá toppi til táar. Mér tókst að sjá nákvæmlega fyrir mér grænu augun hans, hreyfinguna á krullunum hans yfir ennini, bogann á öxlunum. Ég fann fyrir tönnunum hans, innanverðum munninum hans, löguninni á lærunum hans, áferðinni á húðinni hans. Ég hugsaði með mér að það væri stutt á milli þessarar endursköpunar og ofskynjunar, milli minninga og geöveiki.

Einu sinni fróaði ég mér á grúfu og mér fannst ég upplifa hans fullnægingu.

Vikum saman:

ég vaknaði um móðja nótt, lá fram á morgun í óljósu ástandi, glaðvakandi og öfær um að hugsa. Ég vildi flýja inn í svefninn en hann maraði stöðugt eins og rétt utan seilingar.

mig langaði ekki til að fara á fætur. Ég sá daginn framundan, án verkefna. Tilfinningin að tíminn leiddi mig ekki neitt, hann gerði mig bara eldri.

i búðinni húgsaði ég „ég þarf ekki lengur að kaupa þetta“ (Viski, möndlur, o.s.frv.).

ég horfði á blússur og skó sem ég hafði keypt fyrir mann, merkingarlausar flíkur, bara til þess að vera í tisku. Var mögulegt að girnast þessa hluti, hvaða hlut sem er, öðru vísi en fyrir einhver, til þess að þjóna ástinni? Mig vantaði sjal út af nistandi kuldanum: „Hann mun ekki sjá þetta“.

ég þoldi ekki neinn. Fólkio sem kom þó fyrir að ég hitti var fölkið sem ég umgekkst á meðan á sambandi minu við A. stóð. Þau léku aukahlutverk í ástriðunni. Jafnvell þó þau vektu ekki hjá mér neinn áhuga eða virðingu, bar ég eins konar hlýhug til þeirra. En ég gat ekki horft á þattarstjórnanda eða leikara í sjónvarpinu sem ég hafði áður notið þess að horfa á vegna þess að ég sá í honum yfirbragð, svipbrigði eða augnsvip A. Þessi merki um hann í einhverjum öðrum, einhverjum sem mér var alveg sama um, voru eins og svik. Ég hátæði þessa menn sem héldu áfram að lokjað A.
Ég strengdi þess heit að ef hann hringdi fyrir mánaðarmót myndi ég gefa fimm hundruð franka í mannúðarsamtök.

Ég ímyndaði mér að við hittumst á hötelni, á flugvelli eða að hann sendi mér bréf. Ég svaraði orðum sem hann hafði ekki sagt, orðum sem hann myndi aldrei skrifa.

Ef ég fór á einhverna stað sem ég hafði farið á árið áður, þegar hann var hér – til tannlæknis eða á kennarasamkomu – før ég í sömu dragtina og þá, í tilraun til að sannfæra sjálfan mig um að sömu aðstæðurnar myndu kalla fram sömu áhrifin, að hann myndi hringja í mig um kvöldið. Þegar ég fór að sofa um miðnættið, uppgefin, áttaði ég mig á því að ég hafði í raun trúð a þetta síntal allan daginn.

Á andvökunóttum fór ég aftur til Feneyja í húganum, þar sem ég hafði eytt vikufrið rétt áður en ég hitti A. Ég reyndi að muna hvernig ég eyddi tímanum og hvernig dagskráin mín var, ég fór aftur á Zattere-torgið og í hússundin á Giudecca-eyjunni. Ég endurskapáði herbergið mitt í viðbyggingunni við La Calcina hötelnið, reyndi af öllum mætti að muna efir öllu, mjóa rúminu, glugganum sem sneri beint að bakvegg Cucciolo-kaffihússins, borðinu með hvita dúknum sem ég hafði sett bækur á, ég tundaði bókatíltana. Ég taldi upp hlutina sem voru þar, hvern á fætur öðrum, ég kappkostaði við að gera tæmandi lista yfir innihald staðar sem ég dvaldi á áður en sambandið með A. hófst, eins og fulkomin skráning myndi gera mér kleift að endurupplifla það. Af sams konar trú, fann ég stundum fyrir lóngun til að fara aftur til Feneyja, á sama hötelnið, sama herbergið.

Á þessu tímabili voru allar mínar hugsanir og allar mínar gjörðir endurtekning á fortíðinni. Ég vildi þvinga nútiðina til þess að verða fortíðin, þar sem hamingjan var.

Ég var stöðugt að reikna: „Það eru tvær vikur, fimm vikur, síðan hann för“ og: „Á síðasta ári, á þessum degi, var ég þarna, ég gerði þetta.“ Í tengslum við hvað sem var, opnum nýrrar verslunarvísindistöðvar, heimsókn Gorbachevs til Parisar, sigur Chang á Roland-Garros,51 samstundis: „Það var þegar hann var hér.“ Ég sá fyrir mér augnablik á þessu tímabili, sem var ekkert sérstakt við – ég er á skjalasañinu í

---

51 Athugasemd þýðanda: Hér er rætt um frægan tennisleik frá 1989.
Sorbonne, ég geng eftir Voltaire-breidgötu, ég máta pils í Benetton – og skynjaði svo sterkt að ég væri þar ennþá að ég spurði mig hvers vegna það væri ömögulegt að stiga yfir þróskuldinn yfir í þennan dag, þetta augnablik, á sama hátt og maður fer úr einu herbergi í annað.


Um helgar þvingaði ég mig til hamstola líkamlegrar vinnu, heimilisverka, garðvinnu. Á kvöldin var ég úrvinda, útlímir dófnir, eins og eftir að A. hafði eytt eftríðödginum hjá mér. En í þetta skiptið var þreytan tóm, án minningar um annan líkama og hún fylltti mig hryllingi.

Ég byrjaði að segja söguna: „frá því í september gerði ég ekkert, nema að bíða eftir manni“ o.s.frv., um það bil tveimur mánuðum eftir að A. før, ég man ekki hvaða dag. Á sama tíma og ég man allt nákmælega sem tengist sambandi minu við A., Óeirðirnar í Alsír í október, hitann og skyjahuluna á himninum 14. júlí ’89, jafnvel hin ómerkilegustu smáatriði, eins og þegar ég keypti blandara í júní, daginn fyrir
stefnumót, er mér ómögulegt að tengja skrifin á ákveðinni blaðsíðu við slagveðursigningu eða við einn af þessum atburðum sem gerðust í heiminum síðustu fimm mánuði, eins og fall Berlinarmúrsins og aftökuna á Ceaușescu. Tími skrifanna hefur ekkert með tíma ástriðunnar að gera.

Engu að síður, þegar ég byrjaði að skriba, var það til þess að dvelja í þessum tíma, þegar allt stefndi í sömu átt, frá valinu á mynd til valsins á varalit, að honum. Ófullkomna tíðin52 sem ég notaði ösjálfrátt frá fyrstu linunum á við um tíma sem gerðust í heiminum. Í tíma skrifaða hefur ekkert með tíma ástriðunnar. Hún dró líka fram sárhauka sem tökk við af biðinni áður fyrir, símtölunum og stefnumótunum. (Enn þann dag í dag brýst sami sárhauka frá þegar ég les fyrstu blaðsíðurnar og þegar ég snerti baðsloppinn sem hann smeygði sér í hjá mér og þar til þegar tími var kominn til að klækka ség og fara. Munurinn: blaðsíðurnar munu alltaf halda merkingunni fyrir mér, kannski fyrir öðrum, á meðan sloppurinn – sem er nú þegar merkingarlaus nema fyrir mér – mun einn daginn ekki veðja neinar tilfinningar hjá móður lengur og ég mun sameina þann sjálfræðslu. Með því að skriba þetta, hlýt ég að vera að reyna að bjarga sloppnum líka.)

En ég hét áfram að lífa. Það er að segja, það að skriba kom ekki í veg fyrir að um leið og ég hætti, fyndi ég fyrir söknuðinum eftir manninum sem ég heyrði ekki lengur röðdina í, útlenda hreiminni, snerti ekki lengur húðina, sem átti sér í kaldri borg tilveru sem ég gat ekki séð fyrir mér – eftir raunverulega mannaforum, sem var meira utan seilingar en skirfaði maðurinni, sem vísað er til með upphafsstafnum A. Ég hét semsagt áfram að nota allar leiðir sem hjálpuðu mér að þola ástarsorgina, gáfu mér von þegar hún var í raun og veru engin: Að leggjja kapal, að setja tíu franka í bikarinn hjá betlara á lestærstöðinni53 í Auber og óska mér „að hann hringi, að hann komi aftur“, o.s.frv. (Og kannski eru skrifin, undir niðri, ein af leiðunum.)

Þrátt fyrir óbeit mínæ að því að hitta fólk samþykkti ég að taka þátt í ráðstefnu í Kaupmannahöfn, af því að það væri tilefni til að senda honum lítt áberandi merki um

52 Athugasemd þyðanda: Bókin er skrifuð í tíð sem er ekki til á íslensku en líkist helst núlíðinni tíð (hef gert) að því leiti að hún hefur meiri tengingu við núlíðina en venjuleg þátt. Þetta bendir til þess að hegðunin sem hún lýsir, og tilfinningarnar, eigi ennþá við.

53 Athugasemd þyðanda: Hér bæti ég við á lestærstöðinni til þess að það trufli ekki lesandann að vita ekki hvað Auber er.
líf, póstkort sem ég sannfærði mig um að hann yrði að svara. Um leið og ég kom til Kaupmannahafnar hugsaði ég ekki um annað en að kaupa kort, skrifða upp nokkrar setningar sem ég hafði samið vandvirknislega áður en ég lagði af stað og finna póstkassa. Í flugvélinni á bakaleiðinu sagði ég við sjálfða mig að ég hefði farið til Danmerkur eingöngu til þess að senda manni póstkort.

Mig langaði til að lesa einhverja þeirra bóka sem ég hafði leioð mjög lauslega meðan A. var hér. Mér fannst eins og biðin og draumarnir frá þessum tíma væru skráðir í þær og að ég myndi finna aftur ástríðuna eins og ég upplifði hana þá. Samt tók ég ekki ákvörðun um að géra það, seinkaði því hjátrúarfull að opna þær, eins og Anna Karenina væri ein af þessum leyndardómsfullu verkum sem sagt er um að maður eigi á hættu ógæfu ef maður flettir tiltekinni blaðsíðu.

Einu sinni greip mig ofsaleg þórf til að fara á Cardinet-veg, í sautjánda hverfi, þar sem ég för í ólöþlega fóstureyðingu þegar ég var tvitug. Mér fannst ég þurfa nauðsynlega að sjá götuna aftur, bygginguna, fara upp í íbúðina þar sem þetta átti sér stað. Eins og ég vonaðist á óskiljanlegan hátt til þess að gamall sárspunt gæti vegið upp á móti yfirstandandi sárspunt.

Ég fór út á Malesherbes stöðinni á torgi sem hét nafni sem var eflaust nýtt og sagði mér ekki neitt. Ég varð að spyrja grænmetíssala til vegar. Skiltið sem gefur til kynna Cardinet-veg er að hluta máð. Framhliðar húsanna hafa verið gerðar upp og eru nú hvítar. Ég gekk að númerinu sem ég mundi eftir og opnaði hurðina, eina af fáum sem eru ekki með öryggisnúmeri. Á vegnum var skrá yfir íbúana. Gamla konan, súkráliðinn, var dáið, eða flutt á ellaheimili í úthverfi, það er fólkið af efrí stétt sem býr í götunni núna. Á leiðinni til Pont-Cardinet, sá ég mig fyrir mér ganga með þessari konu sem vildi endilega fylgja mér að næstu lestarstöð, örugglega til þess að fullvissa sig um að ég myndi ekki húniga niður fyrir utan hjá henni með sonduna frá henni í maganum. Ég hugasði: „Ég hef komið hingað áður.“ Ég reyndi að átta mig á muninum á þessum lóna raunveruleika og skáldskap, kannski er það einfaldlega þessi efasemdatilfinning um að ég hafi verið þarna einhvvern tímann, ég hefði ekki fundið til hennar gagnvart persónu í skáldsögu.
Ég tók neðanjarðarlestina aftur frá Malesherbes. Þessi ferð breytti engu, en ég var ánægð með að hafa farið, að hafa endurvakið vanrækslu sem var líka orsókuð af karlmanni.

(Er það bara ég sem fer aftur á slóðir fóstureyðingar? Ég velti því fyrir mér hvort ég skrifi ekki til þess að komast að því hvort aðrir hafi gert eða fundið fyrir því sama og ég, og ef ekki þá til þess að þeim finnist eðilegt að finna fyrir því. Jafnvel að þeir upplifi það sjálfir og gleymi því að þeir hafi lesið um það einhvers staðar einhvern tíma.)

Núna er apríl. Það kemur fyrir að ég vakni á morgnana án þess að hugsa um leið um A. Hugmyndin um að njóta á ný „lítlu hlutanna í lifinu“ – að tala við vini, fara í bió, borða góðan mat – veldur mér minni skelfingu. Tími ástríðunnar er ekki liðinn ennþá (vegna þess að einn daginn mun ég ekki veita því lengur aðhygli að ég hafi ekki hurgað um A. þegar ég vaknaði) en hún er ekki eins og hún var, hún er ekki lengur samfelld.54

Smáatriði um hann, orð sem hann sagði við mig, rífjast skyndilega upp fyrir mér. Til dæmis að hann hafði farið á Moskvusirkus og að kattatemjarinn hafi verið „ótrélegur“. Eitt augnablik fyllist ég algjörri kyrrð, sömu og ég finn fyrir þegar ég vakna upp við draum þar sem ég sá hann og veit ekki ennþá að mig var að dreyma. Liður eins og allt sé orðið eins og það á að vera, að nú sé allt gött. Svo átta ég mig á því að þessi orð eiga við um eitthvað sem er lóngu horfið, annar vetur er liðinn,

kattatemjarinn er kannski hættur í sirkusnum, „hann er ótrúlegur“ á heima í úreltum raunveruleika.

Í miðju samtali tel ég mig allt í einu skilja eitt hvað í fasi A. eða uppgötva hlið á sambandi okkar sem ég hafði ekki látíð mér detta í hug aður. Samstarfsmaður minn, sem ég fékk mér kaffi með, treysti mér fyrir því að hann hafði átt í verulega holdlegu sambandi við gifta konu sem var eldri en hann : „þegar ég bör frá henni á kvöldin, andaði ég að mér góðuoftinu og fann fyrir stórkostlegri karlmennskutífinningu.“ Ég hélt að A. hafði kannski fundið sömu tífinningu. Ég var ánægð með þessa uppgötun, sem var samt ömögulegt að staðfestu, eins og ég hafði náð taki á einhverju, sem minningarnar gefa mér ekki, einhverju ódaðlegu.


Ég get samt ekki yfirgefið hann, ekki frekar en ég gat sagt A. upp á síðasta ári, um vorið, þegar bíðin og lóngun mín í hann var óslitin. Samt veit ég að öfugt við lífið get ég einskis vænst frá skrifunum, þar birtist ekkert nema það sem maður setur þar sjálfur. Að halda áfram er líka að ýta á undan sér angistinni yfir því að leyfa öðrum að lesa þetta. Ég hafði svo mikla þörf fyrir að skrifla, að ég hafði ekki áhyggjir af þessum möguleika. Núna þegar ég er komin að endimörkum þessarar þarfar, horfi ég á skriffaðar blaðsíður með furðu og einhvers konar skömm, sem ég fann hins vegar. 55

55 Athugasemd þyðanda: Hér eru fellt út þanestrik.
aldrei fyrir meðan ég uppliföi ástriðuna, né heldur á meðan ég skráði hana. Dómar, hin „venjulegu“ gildi samfélagsins nálgest með væntanlegri útgáfu. (Skyldan til að svara spurningum eins og „er þetta sjálfsævisögulegt?“, og að þurfa að svara fyrir hitt og þetta, hindrar örugglega margar bækur í að líta dagsins ljós, nema þá í skálðsagnaformi, þar sem ímyndinni er borgið.)

Núna, frammi fyrir blaðsiðunum fullum af skriftinni minni, útstrikunum og leiðréttingum, ólæsilegum nema fyrir mig, get ég ennþá trúði því að þetta sé eitthvað persónulegt, næstum barnalegt og án afleiðinga – eins og ástarjátningar og dónalegt setningar sem ég skriðaði í tíma innan á möppurnar mínar og allt það sem maður getur skriðað áhyggjulaust, án refsingar, svo lengi sem maður er viss um að enginn muni sjá það. Þegar ég mun hefjast handa við að vélrita þennan texta, Þegar hann mun birtast mér í opinberu letri, mun sakleysi mitt vera fyrir bí.
febrúar 91

Ég gæti látið staðar numið við setninguna hér á undan og látið eins og ekkert af því sem á sér stað í heiminum og í lifi minu geti haft áhrif á þennan texta framar. Haldið textanum utan við tímann, hann er í raun tilbúinn til birtingar. En þrátt fyrir það hvað þessar blaðsíður eru enn persónulegar, handbærar eins og þær eru í dag, eru skrifin ennþá opin. Mér þýkir mikilvægara að bæta við því sem raunveruleikinn hefur haft í för með sér en að breyta staðsetningu lýsingarorðs.


Fyrsta sunnudag striðsins, um kvöldið, hringdi síminn. Ródd A. Í nokkrar sekundur var ég gripin skelfingu. Ég endurtók nafnið hans grátandi. Hann sagði hæglátlega: „Þetta er ég, þetta er ég.“ Hann vildi hitta mig tafarlaust, hann ætlaði að taka leiðubil. Á hálftímanum sem ég hafði áður en hann kom mólaði ég mig og gerði
mig til í óðagoti. Ýg beið svo á ganginum, vafin í sjalið sem hann hafði aldrei séð. Ýg
horfði forviða á hurðina. Hann kom inn án þess að banka, eins og áður. Hann hlaut að
hafa drukkið mikið, hann riðaði þegar hann þrýsti mér að sér og hrasaði í stiganaum
upp í svefnherbergi.

Eftir á vildi hann ekkert nema kaffi. Líf hans virtist ekkert hafa breyst, sama
vinna og í Frakklandi, ekkert barn þrátt fyrir að konan hans vildi það. Hann þýr enn
yfir æskuljóma, þrjátiu og átta ára, aðeins dýpri línin í andlitinu. Neglurnar eru ekki
eins snyrtilegar, hendurnar grófari, sennilega vegna kuldans í heimalandi hans. Hann
hló mikið að því að þeg ávitti hann fyrir að hafa ekki látið vita af sér frá því að hann
fór: „Ýg hefði hringt í þig, góðann daginn, hef það fint. Og hvað svo?“ Hann hafði
ekið fengið póstkortið sem ég sendi honum frá Danmörku á gamla vinnustaðinn hans í
Paris. Við klæddum okkur aftur í fötin sem höfðu blandast saman á flísunum og þeg
deyri hann aftur á hótelioð hans, sem var við hlið l’Étoile torgsins. Við kysstum og
gældum hvort við annað á rauðum ljósun frá Nanterre til Pont-de Neuilly.

Undir Défense-göngunum á bakaleiðinni hugsaði ég: „Hvar er sagan mín?“.  
Og svo: „Ýg bið ekki eftir neinu lengur“.

Hann för aftur þremur dögum seinna án þess að við hittumst aftur. Áður en
hann för sagði hann við mig í símann: „Ýg hringi í þig“. Ýg veit ekki hvort það þýðir
að hann muni hringja í mig frá sínu landi eða frá Paris þegar hann fær tækifæri til að
koma aftur. Ýg spurði hann ekki.

Mér finnst eins og endurfundirnar hafi ekki átt sér stað. Þeir eiga sér engan
stað í sögunni okkar, eru bara dagsetning, 20. janúar. Maðurinn sem kom þetta kvöld
er ekki sá sami og var í huga mér árið sem hann var hér og þegar þeg þýðir
mann mun ég aldrei sjá aftur. Og samt er það endurkoman, óraunveruleg, nánast ekki
til, sem gefur áströðunni minni alla sina merkingu, sem er einmitt að hún hefur ekki
merkingu, nema að hafa verið í tvö ár sá ofsælagsti raunveruleiki sem fyrirfinnst og á
sama tíma sá Óútskyranlegasti.
Á þessari öskýru mynd, þeirri einu sem ég á af honum sé ég hávaxinn, ljóshærðan mann, sem er svolitið likur Alain Delon. Allt við hann var mér dýrmætt, augun, munnurinn, typpið, æskuminningarnar, röddin og ákveðnar hreyfingarnar.

Mig langaði til að læra tungumálið hans. Ég geymdi glas sem hann hafði drukkið úr án þess að þvo það.

Ég vonaði að flugvélin sem ég flaug í heim frá Kaupmannahöfn myndi brotenda ef ég ætti alþrei að sjá hann aftur.

Síðasta sumar för ég til Padúa og setti myndina á grafhýsi heilags Antoníusar – með fólki sem stillit upp vasaklút eða samanbrotnum pappír með sárum bænum sínum á – í von um að hann kæmi aftur.

Hvort hann hafi „átt það skilið“ hefur auðvitað enga merkingu. Og að allt þetta sé byrjað að vera mér eins framandi og það hefur hent aðra konu breytir ekki þessu: þökk sé honum, hef ég nálgest mörkin sem skilja mig frá öðru fólki, svo mjög að ég sá fyrir mér að yfirstiga þau.

Ég mældi tímann öðru visi, með öllum líkamanum.

Ég uppgötvaði hvers maður getur verið megnugur. Stórfenglegar eða mannlegar þrár, skortur á sjálfsvirðingu, átrúnaður og hegðun sem mér þótti fáránleg hjá öðrum þar sem ég hafði ekki sjálf gripið til hennar. Án hans vitundar tengdi hann mig betur við heiminn.

Hann sagði við mig: „Þú skrifar ekki bók um mig“. En ég er ekki búin að skrifa bók um hann, né heldur um mig. Ég er bara búin að setja í orð – sem hann les örugglega ekki, sem eru ekki ættuð honum – það sem tilvist hans, ein og östudd, færði mér. Eins konar öfug gjöf.
Þegar ég var barn, var munadur fyrir mér loðpelsar, síðkjólar og einbýlishús við sjóinn. Seinna hélt ég að það væri að lífi lífi menntamannsins. Núna sýnist mér það líka vera að geta upplifað ástriðu gagnvart manni eða konu.
Sources


